

Mixité et genre dans les activités à caractère sportif et culturel



Yves Raibaud*

Par Yves Raibaud*

Si l'école a depuis longtemps intégré les enjeux de la mixité et si les questions de genre y font l'objet d'un travail encouragé par les programmes officiels, le vaste champ des activités à caractère sportif et culturel n'est pas pour autant à négliger. En laissant un espace au « libre choix » des enfants et des jeunes, ce champ peut sembler perpétuer et cristalliser les logiques de ségrégation sexuée. Mais il offre aussi de réelles possibilités de travailler sur les rôles sociaux et les constructions identitaires.

Au plus près du temps de l'école, les activités d'animation sont centrées sur les accueils périscolaires et les interclasses, puis viennent les centres de loisirs sans hébergement (CLSH) fonctionnant le mercredi et pendant les vacances. Un peu à l'extérieur on trouve les activités volontaires supposant un engagement des parents d'élèves et des jeunes : sport, culture, activités artistiques. Dans ce cadre moins contraignant que l'école, les trois fonctions énumérées jadis par Joffre Dumazedier pour le loisir – détente, divertissement, développement – sont censées participer à la libération de l'individu et à sa récréation. Même si l'implication des enfants et des jeunes dans le loisir n'est pas identique d'un bout à l'autre de ces dispositifs, souvent harmonisés aujourd'hui en France par les projets éducatifs locaux (PEL), le choix d'une activité « libre » y est la règle, comme le choix de ne pas en avoir.

Au centre de loisirs, on peut se demander si le temps libre ne sert pas de temps de décompensation à l'obligation de la mixité vécue à l'école. Comme dans la cour de récréation, filles et garçons se regroupent, se cooptent dans des activités communes. Les activités proposées se font dans le sens du libre choix des enfants, mais l'énoncé même de ces choix (danse ou percussions, gym ou foot, activités manuelles ou jeux d'extérieur) oriente sûrement les enfants vers des groupes de filles et de garçons homogènes. Cette ségrégation, conséquence du « libre choix » est plus ou moins accompagnée par l'encadrement s'il n'existe pas au départ une réflexion sur les pratiques professionnelles.

La parité pour les directeurs et directrices de centres de loisirs consiste alors à trouver des hommes animateurs pour diversifier leur offre de loisirs avec des activités « masculines » capables de répondre aux demandes des garçons. La précarisation des métiers de l'animation mais aussi la « vocation » des filles pour le *care work* entraînent une féminisation de la profession. Les animatrices se trouvent alors face à des difficultés considérables avec les garçons faute d'une légitimité institutionnelle suffisamment forte et parce que l'offre de loisirs qu'elles proposent est inacceptable pour les garçons, déjà organisés en groupe. Le déni de l'autorité de l'animatrice renvoie aux configurations esquissées à l'école. Il renforce l'association autorité/homme et installe la contestation de l'autorité féminine comme une affirmation de l'identité masculine à l'intérieur du groupe de pairs. Les animatrices sont parfois contraintes

* Yves Raibaud est géographe, maître de conférences à l'IUT Michel de Montaigne à Bordeaux, membre de l'UMR 5185 ADES. Ses recherches portent sur les rapports entre musique et territoire, genre et loisirs des jeunes et la formation aux métiers de l'animation. Il est responsable pédagogique du master professionnel « Spécialité de l'Ingénierie d'Animation Territoriale » à Bordeaux.

d'adopter des postures masculines ou de diviser le travail entre elles en rapport avec leur plus ou moins grande « féminité ».

Les filles disparaissent progressivement du secteur public de loisirs à partir de 12 ans. Dans toutes les structures d'animation « généralistes » en France (Maison de jeunes, centres sociaux, maisons de quartiers), le constat est le même et pose le problème de l'hégémonie absolue des garçons dans les équipements de quartier, en continuité des espaces publics qu'ils occupent également de façon dominante.

Les filles restent cependant présentes dans les activités culturelles fortement identifiées comme « féminines » (danse, théâtre) et il semble que leur participation à la proposition sportive organisée par le mouvement olympique se maintienne à un pourcentage minoritaire significatif (environ 30%) soutenu par la non mixité organique de la plupart des sports de compétition d'une part, et par la diversité de l'offre d'autre part. Le rapport commandé par le ministère de la Jeunesse et des sports et par le ministère de l'Égalité et de la parité professionnelle sur les pratiques sportives des jeunes filles et des femmes dans les quartiers urbains sensibles fait apparaître de plus grandes inégalités encore. Il montre qu'elles ne sont pas résolues, au contraire, par de nouveaux équipements sportifs d'accès libre, tels que skates parcs et cités stades (ou *city-stades*), lieux exclusivement masculins. Que signifie l'absence des filles de ces équipements, pourtant unanimement reconnus pour leur utilité sociale et fortement subventionnés par les collectivités territoriales et l'Etat ?

Les relations garçons filles, au dire des animateurs, auraient tendance à se détériorer. Les violences sexistes et homophobes, notamment verbales, seraient en augmentation. Observer comment ces représentations agissent dans les pratiques professionnelles et en particulier dans le choix de l'offre de loisirs peut alors permettre d'engager un travail réflexif.

Que penser par exemple de l'argument qui évoque la nécessité de privilégier un « entre soi » des garçons et des filles au moment où se construit leur identité ? Les entretiens nous montrent le risque qu'il y aurait d'aligner ainsi l'identité des garçons sur le modèle du « plus fort et du plus viril » et celui des filles sur le modèle de « la plus docile et la plus gracieuse », et la difficulté supplémentaire que cela représenterait pour les garçons et les filles qui ne correspondent pas aux critères médiatisés de la masculinité ou de la féminité.

De multiples et minuscules ségrégations...

Cela peut avoir comme conséquence d'appauvrir les possibilités des unes et des autres en termes de pratiques sociales : garçons maladroits dans la danse, le chant ou les activités artistiques, filles peu sportives et mal à l'aise dans les espaces où il est nécessaire de conquérir physiquement sa place (ce qu'illustrent de nombreux travaux qui montrent, au-delà des stéréotypes, les processus qui construisent au jour le jour ces multiples et minuscules ségrégations). Mais on peut aussi invoquer l'argument contraire : dans les activités mixtes, s'opère spontanément un partage des tâches assignant à chaque sexe des rôles prédéfinis, quel que soit l'âge des enfants. Il faudrait donc rompre cet « arrangement des sexes » pour permettre une redistribution des tâches entre garçons d'un côté, filles de l'autre.

La notion de mixité active, dans l'esprit des pédagogies nouvelles, consisterait dans tous les cas à discuter les rôles assignés à chacun en montrant l'arbitraire des situations concrètes dans lesquelles se répartissent généralement les rôles sexués. Outre l'aspect ludique et stimulant de la

discussion, chercher les situations inversées peut permettre la mise en valeur du « milieu » du groupe mixte (par exemple les garçons sensibles et les filles décidées) plutôt que les polarités extrêmes du stéréotype de genre (les garçons hypervirils, les filles ultraféminines).

Le sport pose cependant des questions spécifiques si l'on veut promouvoir la mixité. 70% des pratiques sportives en France sont masculines, ce qu'il faut corréliser avec les moyens donnés par l'État au sport de compétition, avec le salaire des sportifs comparés à celui des sportives etc. Posons comme constat que le sport est une activité plus favorable aux hommes qu'aux femmes même s'il existe des pratiques sportives et des compétitions féminines. Le sport ne consiste-t-il pas à restaurer le mythe de la force physique (dans un monde où celle-ci est moins valorisée qu'autrefois par le « travail de force ») donc, au final, la suprématie de l'homme sur la femme ? Dans ces conditions, quelle place peut-il y avoir pour le sport mixte ? Certaines expériences de rugby mixte « au pied des tours » montrent des expériences réussies de mixité sociale, ethnique et de genre. Les règles du jeu de ce sport collectif de combat deviennent les bases d'une éducation à la citoyenneté : respect des règles, respect de l'autre, esprit collectif. Des sports alternatifs comme « *l'ultimate freesbee* » sont par définition mixtes, autoarbitrés, et favorisent le vis-à-vis filles-filles et garçons-garçons lorsque cela est possible sur les bases du *fair-play*.

Le sport mixte peut être une situation qui permet d'interroger les relations intersexes : pourquoi les garçons ne passent-ils pas le ballon à une fille démarquée ? Pourquoi une fille n'a-t-elle pas tenté sa chance en allant seule vers le but ? Ce projet prend réellement tout son sens lorsque le projet éducatif s'inscrit dans la perspective de la formation d'adultes sportifs/ves « tout au long de leur vie ». Pour un sportif de soixante ans, que reste-t-il de la performance acquise à vingt ans dans un climat d'entraînements intensifs, de matchs violents et engagés, de défis physiques ?... Une nostalgie des performances passées et de multiples petites séquelles et traumatismes qui forment la pathologie principale des sportifs d'un certain âge.

Le sport comme support de mixité

À l'inverse certaines activités sportives de loisirs (volley, badminton, cyclotourisme, randonnée) redeviennent « naturellement » des pratiques mixtes. Encore faut-il qu'hommes et femmes soient capables de « vivre ensemble » dans ce type d'activité : tel pourrait être l'un des enjeux, simple mais majeur, de l'animation socioculturelle lorsqu'elle utilise le sport comme support.

On aurait pu mentionner le cas de la danse « classique » ou « jazz » (ou des disciplines sportives proches telles que la gymnastique rythmique et sportive) pour vérifier que s'il existe des sports uniquement féminins, ceux-ci mettent en valeur la grâce et la représentation normative, sexuelle, du corps féminin. Au contraire du principe d'égalité qui institue des compétitions féminines et masculines distinctes dans l'athlétisme par exemple, ces disciplines mettent en avant une performance féminine inscrite au cœur de la représentation masculine du corps de la femme. La danse, contrepoint des sports les plus traditionnellement masculins, participe donc de cette division des représentations basée sur le sexisme et l'homophobie. Premièrement le sexisme car on peut imaginer que la performance première des danseuses est la sculpture d'un corps fantasmé par les hommes et sa mise en spectacle non pas dans le jeu d'un « entre soi » féminin mais bien dans celui du regard des hommes, ou bien des femmes telles qu'elles s'imaginent plaire aux hommes (mais pourquoi pas ?). La femme athlète, musclée et forte n'a pas sa place dans ce spectacle. Deuxièmement l'homophobie car sur tout homme danseur « classique » ou « jazz » plane le « soupçon » (dans la civilisation occidentale) d'être homosexuel, sauf s'il pratique des danses à caractère « ethnique » dans lesquelles la masculinité s'affirme de façon forte.

Il en est de même pour le chant : les jeunes garçons refusent souvent de chanter car cela révèle que leur voix (avant la mue) est aussi aiguë que celle des filles. Là encore ce n'est pas tant la crainte d'être confondu aux voix féminines qui s'exprime que celle d'être moqué par des camarades virils qui ont décidé que le chant est une activité de filles. Faire danser et chanter les garçons est une mission délicate mais prometteuse s'ils en viennent à considérer qu'ils n'en sortiront pas humiliés ni affaiblis mais au contraire épanouis. Il existe de nombreuses solutions pour éviter le « procès » de féminité qui peut être fait par ses pairs à un garçon danseur ou chanteur : pour les danseurs la danse hip-hop et ses battles, la capoeira, les danses traditionnelles collectives ; pour les chanteurs, la chanson rock ou variété, la chorale gospel... Ces variations sont autant de possibilités qui permettent de valoriser l'expression, la sensibilité et le goût des garçons sans leur faire perdre la face.

Le vocabulaire participe à la définition des rapports de sexe

Les « situations d'animation » décrites ci-dessus interagissent avec la connaissance intime que les garçons se font jour après jour de leur identité sexuée et de la manière dont elle est en jeu dans leurs pratiques sociales et dans leurs rapports aux autres. Ces rapports s'expriment aussi avec les mots du sexe : « *salope, pouffe, t'es bonne* » pour s'adresser aux filles, « *pédé, enulé, tapette* » pour parler aux garçons. Pourquoi croire que ce langage n'est que de la vulgarité, alors que les garçons interrogés savent tous expliquer précisément ce dont il s'agit ? Ce vocabulaire participe à la connaissance et à la définition des rapports de sexe : lorsqu'un garçon traite un autre d' « *enulé* », si celui-ci ne répond pas immédiatement par des coups à l'insulte, c'est « *qu'il en est un* » et il sera de plus en plus sévèrement harcelé et châtié par le groupe de pairs. Quant aux filles qui se font « traiter » lorsqu'elles traversent le quartier où les garçons imposent leur présence hégémonique, il leur faudra probablement masquer ou dissimuler toute trace de féminité si elles ne veulent pas voir redoubler les insultes sexistes.

La sanction ou une intolérance trop grande au langage « cru » risquant de rompre le contact avec des jeunes inscrits dans des activités volontaires, pourquoi ne pas parler du sexe dans les situations d'animation, à partir des mots qui sont utilisés par les garçons et les filles dans leur vie quotidienne ? « *Oui, le sexe et l'activité sexuelle, c'est important ; oui les relations sexuelles sont quelque chose de compliqué, mais pas tant que cela si les personnes sont d'accord ; non, la taille et la forme du pénis n'ont pas d'importance, pas plus que la largeur et la profondeur du vagin ; oui l'homosexualité existe, chez les hommes et chez les femmes, mais aussi la bisexualité, la transexualité ; Oui il existe des femmes qui font du sexe leur métier, et des hommes aussi, moins nombreux... »*

Dans ces discussions, les animatrices et les filles peuvent être parfois plus à l'aise car parler du corps c'est un peu comme parler du soin, de soi et de la santé. Il se peut au contraire que les garçons aient du sexe une vision performante, ludique et violente qui se prête moins à une conversation posée. La présence d'un animateur pour parler du sexe avec les garçons peut être une bonne transition pour aborder plus tard le sujet « tous ensemble ». L'éducation non mixte peut parfois avoir un intérêt pour dénouer des tensions et des frayeurs propres à chaque groupe.